N° 20. SAMEDI 1er JANVIER 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

JOURNAL DE LA DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois ,
Et 7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Mont-SIGNY, n° 6, près le passage Choiseul ;
Chez Alex. MESNIER, place de la Bourse ;
Et chez ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

PRÉDICATION DU 26 DÉCEMBRE.

LA LOI DE SANG.

MES FILS, MES FILLES,

La voix des disciples de SAINT-SIMON, au milieu de ce rapide mouvement qui soulève les populations, qui brise ou ébranle les trônes vieillis, qui oppose les uns aux autres, sur les places des cités ou sur les champs de bataille, sur la brèche profonde de l'édifice féodal ou devant ses remparts encore menaçans, aux portes du temple ou au pied de l'autel, les champions et les adversaires du passé, cette voix s'élève, non comme une voix plaintive, pleurant sur des débris avec les lamentations de l'antique imprévoyance; mais comme une voix prophétique, signalant, avec l'énergique accent de l'espérance, un monde nouveau naissant au milieu des ruines de ce vieux monde croulant : et tandis que de sublimes tristesses, inflexibles comme la fatalité dont l'univers leur semble le jouet, ou aveuglément résignées aux décrets d'une rigoureuse Providence, nous avertissent, par leur désespoir ou par leurs regrets, de la décadence d'un grand destin; notre voix, en laissant tomber des paroles de paix et d'amour pour un passé qui eut sa gloire et son utilité, vous avertit aussi qu'à cette solennité sépulcrale s'ajoute la fête riante de l'avénement d'un destin plus grand et plus glorieux! C'est donc en vain que vos regards inattentifs ou préoccupés ne vous auraient pas permis d'embrasser dans son immensité le spectacle de ces événemens. Ouvrez les yeux; l'histoire de vos jours se dresse colossale devant vous; et si, empressés, les uns d'enlever une pierre, les autres d'en apporter une, et vous heurtant avec violence dans vos efforts opposés, vous avez pu méconnaître l'étendue de la tâche à laquelle vous participez, contemplez enfin la chute de l'édifice social le plus vaste qui ait encore existé, et la naissance d'un édifice plus majestueux — Cessez donc, par un dénigrement superficiel ou par une aveugle frivolité, de rapetisser votre époque et de vous rapetisser vous-même ; comprenez ce qu'il y a de grave, d'élevé, de solennel dans votre existence actuelle, et soyez, en un mot, les dignes contemporains de vous-mêmes.

Mais placés sur les limites d'un monde qui finit et d'un monde qui commence, vous éprouvez le besoin de savoir quels caractères distinguent de l'ordre social que vous abandonnez celui que vous cherchez sans le connaître encore, sauf à nous accuser, si nous vous signalons une différence imprévue, de n'être que des rêveurs. Et cependant, à qui s'appliquerait justement ce nom de rêveurs? est-ce à nous qui, en vertu de tous les progrès de l'humanité, pouvons hardiment caractériser le progrès nouveau, ou bien à vous-mêmes qui, ne concevant pas nettement cet avenir, n'en pouvez entrevoir qu'une image incertaine, fugitive et confuse? Quoi qu'il en soit, nous ne nous lasserons point de vous le répéter, la guerre fut le signe de la vieille humanité, la paix est celui de l'humanité régénérée; dans le passé, Janus, avec ses deux visages, fut l'emblème de l'homme passant de la paix aux combats, et tour à tour rouvrant ou fermant le temple du DIEU; dans l'avenir, l'homme n'a plus qu'un seul visage tourné vers la paix, et ne consacre qu'à la paix le temple du DIEU qu'il adore. C'est vers cet avenir que vous tendez. Oui, si la loi du glaive a jusqu'à ce jour régi le monde, aujourd'hui donc n'est-ce pas pour détruire les institutions du glaive que s'agitent les nations? Ah! ce n'est pas nous, sans doute, apôtres de paix et d'amour, qui pourrions ne pas déplorer la nécessité des combats! mais ne serait-ce pas nous rendre complices d'un passé sanguinaire jusque dans son agonie, que de ne pas oser absoudre la guerre, destinée à détruire les œuvres de la guerre dans ces monumens grossiers, où la victoire insolente s'est perpétuée sous la forme d'une tyrannique oppression, et demeure seule responsable du sang que sa chute doit coûter?

Oui, LA LOI DE SANG SERA ABOLIE : telle est notre foi, tel est le but constant de notre pacifique ambition. Mais lorsque déjà vous comprenez, malgré le prestige des trophées militaires, que l'épée, si long-temps illustrée par le sang héréditaire des générations livrées à la guerre, parée de lauriers, et frayant aux vainqueurs une route triomphale, doit enfin être vouée à une rouille plus glorieuse que sa fatale splendeur, ou ne doit, avant de se transformer en un pacifique instrument de travail, ne sortir encore du fourreau que pour préparer une mission de paix; ne comprenez-vous pas que ce GLAIVE INFAME, qui flétrit à la fois et la victime et l'exécuteur, doit aussi cesser de frapper? Car, ne vous y trompez pas, ces deux glaives, qui créent chacun une noblesse, l'une d'honneur, l'autre d'opprobre, cependant placés en des mains si différentes, obéissent à une même loi, à la loi DE SANG, dont le bourreau, le guerrier, et le sacrificateur furent long-temps les ministres impitoyables; où le sang ruisselle sur l'autel et sur le champ de bataille, il coule abondamment sur l'échafaud. Ainsi se retrouve partout la guerre, première destinée de l'humanité, commandée ou tolérée par la DIVINITE, sous quelque forme qu'elle l'ait été jusqu'à ce jour adorée! Si donc nous invoquons l'abolition de la peine de mort, ce n'est pas au nom *des droits naturels et imprescriptibles* que l'on assigne aujourd'hui à l'humanité, droits prétendus, dont on ne peut la doter sans la condamner dans tout son passé, soutenir la vérité sans lui imposer la honte de les avoir méconnus, et déclarer l'antique origine sans professer, comme les chrétiens, le dogme de sa déchéance, en prolongeant cette époque de dégradation jusqu'au jour solennel où elle retrouve tout à coup *ses droits*, qu'elle tenait primitivement de la nature, et qu'elle avait eu la folie de violer; c'est au nom de tous les PROGRÈS accomplis par elle dans un passé, tout entier légitime à nos yeux, parce qu'il en est la suite non interrompue, c'est au nom du DIEU qui embrasse ces progrès et en promet de nouveaux, que nous proclamons l'abolition complète de la loi de guerre.

MES PÈRES,

C'est au pied de l'autel fondé par SAINT-SIMON et agrandi par vous que viendront expirer, comme sur une limite insurmontable, les flots de sang dont le cours a traversé tant de siècles et n'a pas encore tari. Qu'à la voix du DIEU que notre maître nous a révélé, l'épée s'arrête, la hache demeure immobile! car le Dieu révélé par JÉSUS fut lui-même impuissant pour opérer ce prodige; et naguère l'écrivain catholique dont le génie réhabilita le PAPE entreprit avec une égale éloquence la réhabilitation du *bourreau*. Pour moi, je trahirais la foi que vous m'avez enseignée si je n'annonçais en votre nom, Pontifes suprêmes de la société nouvelle, la venue prochaine d'une ère pacifique, pure de rigueur et de sang! Ah! sans doute mes paroles doivent encore rencontrer dans plus d'un esprit une opiniâtre incrédulité; ce qu'il y a aujourd'hui de plus vulgaire, c'est le défaut d'espoir qui éteint l'enthousiasme et frappe de désenchantement les cœurs les plus généreux! Espérer, voilà la folie! il faut, il faut donc les ramener impitoyablement avec moi dans le passé, leur montrer l'humanité s'affranchissant par degrés de sa barbarie, et s'acheminant par une route terrible, mais toujours moins sanglante, vers cette époque nouvelle, et peut-être alors leur espoir, enhardi par le spectacle de cette succession de progrès, saluera avec transport l'avenir riant où sous un DIEU, plus grand que tous les dieux précédens, le règne de la guerre, déjà affaibli, fait place au règne de la paix, et la loi de réprobation, d'expiation et de mort, à la loi d'amour, de progrès et de vie.

A peine l'homme, secouant comme un linceul la forme sous laquelle il existait avant de revêtir la forme humaine, a-t-il passé de cette vie grossière, et en quelque sorte de l'insensibilité du limon, à une vie plus parfaite et mieux sentie, impuissant dans son amour son intelligence et sa force encore limités pour se lier à tout ce qui l'entoure et y découvrir une sublime harmonie, il saisit, dans les phénomènes dont il est assailli, l'idée de deux puissances, l'une bonne, l'autre mauvaise, livrées entre elles à une guerre éternelle, et la poursuivant sans relâche dans toutes les existences vouées à une lutte irréconciliable.

Grâce, crie-t-il avec effroi à ses dieux impitoyables jusque dans leur clémence : *guerre!* crie-t-il avec fureur à ses semblables! C'est par leur sang qu'il implore la faveur ou conjure la colère de ses divinités. Le voilà

d'abord à la fois *sacrificateur*, *guerrier*, *bourreau*. La victime, l'ennemi, le criminel, c'est l'étranger! Voyez ces sauvages hurlant de joie autour d'un malheureux dont ils s'apprêtent à dévorer les lambeaux palpitans : savez-vous quel est cet horrible banquet? une *communion* effroyable, mais une *communion* religieuse des membres d'une famille ou d'une tribu, qui s'unissent plus étroitement entre eux sous l'invocation de leurs dieux barbares, par la chair et le sang de l'homme! Un jour, un jour viendra où ils *communieront* du sang mystique d'un Dieu mort pour eux!

L'association s'accroît, mais toujours sous l'empire de la croyance aux deux principes, quelle que soit la forme qu'elle leur reconnaisse! *Grâce, grâce!* crie toujours l'homme à ses dieux, et *guerre!* répète-t-il encore à ses semblables. Point de repos pour le glaive exterminateur. Il égorge dans les temples, il égorge dans les camps, il égorge dans les tribunaux. Il traite l'ennemi en coupable, et le coupable en ennemi. L'antique Némésis est cruelle comme Bellone. La tête des criminels, dévouée aux dieux infernaux et chargée d'imprécations, leur est offerte comme une rançon pour la cité tremblante; et lorsque le génie du mal, sous la manifestation d'un fléau quelconque, semble menacer une contrée dans sa vie, sa richesse, sa tranquillité, elle lui fait aussitôt, non pas seulement dans l'oblation d'une hécatombe, mais souvent dans l'abandon d'une victime, s'offrant librement, ou violemment immolée, cette victime fût-elle un homme ou un peuple entier, une part digne d'apaiser son courroux. Le *supplice* est un *sacrifice;* et comme si la société redoutait le sommeil de sa terrible justice, elle laisse aux pères et aux maîtres le droit de vie et de mort sur leurs enfans et leurs esclaves : partout le châtiment aux cent yeux toujours ouverts, aux cent langues toujours accusatrices, aux cent bras toujours armés, veille, dénonce, torture! Enfin, pour la cité encore livrée à la barbarie, il y a une prière dans les cris de la victime, un encens dans la fumée de la flamme qui dévore, une hymne dans le sang; si elle ne sacrifie plus ses semblables à ses dieux farouches, elle prélude aux combats et à la vengeance en communiant de la chair des animaux immolés, prémices fidèles du carnage et du meurtre : la terre alors semble un vaste autel incessamment arrosé de sanglantes libations!

Et cependant voici qu'au milieu de ce culte effroyable, un prophète, après avoir affranchi un peuple de la servitude, affranchit en lui l'humanité de l'adoption du génie du mal. S'il substitue aux sacrifices humains l'immolation des animaux, lui-même cependant, par l'épée des lévites, immole à la vengeance de son DIEU des milliers de coupables; législateur d'un peuple barbare, il semble encore sur ce peuple l'impitoyable exécuteur des hautes œuvres divines; enfin, de l'autel où ruisselle le sang des boucs, des génisses, des colombes, il le pousse, altéré de carnage, à l'extermination des peuples idolâtres.

Mais Jehovah a toujours une expiation à demander aux fils d'Adam; il est le DIEU jaloux, le DIEU terrible, le DIEU des armées; MOISE réclame pour lui le sang, comme le prix de toute rémission; il discipline violemment son peuple en lui montrant la vengeance elle-même sous les traits de la justice, qui prend œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, il limite ainsi le caprice du ressentiment particulier en le soumettant à la loi inflexible du talion, et laisse encore à la nation, chargée de lapider les coupables, les joies horribles du bourreau.

Enfin l'homme ne voit plus dans le génie du mal qu'une créature de DIEU lui-même, révoltée contre son créateur; pour la première fois, il cesse de se croire voué au mal par un décret éternel de la divinité; le bien fut un présent de DIEU; le mal est son propre ouvrage et celui de l'ange rebelle qui l'entraîna dans sa chute! Quelle victime assez grande pourra donc opérer sa salutaire rédemption? JESUS, fils de DIEU, DIEU lui-même! car l'homme dans ses progrès s'est senti digne de la miséricorde de DIEU! C'est donc encore sur la vertu expiatrice du sang que règne le christianisme! Et le sacrifice accompli sur le Calvaire, renouvelé sur les autels multipliés où une foi ardente transporte la sainte montagne elle-même, continue l'œuvre de la rédemption : toutefois le sacrifice sanglant, arrêt de mort rendu par la Divinité, et dont l'homme ne commençait l'exécution sur une victime que pour la continuer sur son semblable, est aboli; la chair et le sang de l'immortelle victime, mystérieusement offerts sous les espèces vivifiantes du pain et du vin, en associant en DIEU les hommes admis au banquet sacré, leur font trouver dans le souvenir de la mort du rédempteur une espèce d'immortalité, et dans les joies pures de ce sacrifice inépuisable, un arrêt et un symbole de vie. Le prêtre chrétien n'est donc plus le sacrificateur; et dès lors, au sein de la société ecclésiastique, le glaive tombe des mains du guerrier et du bourreau.

Cependant, le christianisme, en glorifiant DIEU, proclame hautement la puissance de *Satan* par la solennité même de la divine rançon payée pour l'humanité, et lui abandonne, comme son légitime royaume, ce monde terrestre, profane et sanglant. Ah! ce monde sera vaincu puisque DIEU n'est plus avec lui! Mais si le christianisme nous présente un premier usage de la guerre pour détruire la guerre, il offre lui-même le spectacle de la guerre entre DIEU et Satan, qui d'abord se prolonge sur la terre entre l'Eglise et César, et se continue d'une part au sein de la société profane, jusque dans le guerrier, théâtre du combat des deux principes, se vengeant encore avec délices de son ennemi, et s'accusant avec contrition de sa mort; se faisant honneur dans le monde de sa victoire, et s'humiliant dans le temple sous le poids du meurtre; égorgeant, et se macérant : de l'autre, dans la société religieuse, jusque dans le prêtre disant anathème à la guerre et chantant des *Te Deum;* faisant profession d'horreur pour le sang, et abandonnant l'impie, par une hypocrite fiction, aux rigueurs du bras séculier! Le criminel lui-même, réclamé par la vengeance d'une société irritée et violente, couvert du pardon de l'Église, disputé par Satan qui le convie, avec une joie effroyable, à son royaume, et par DIEU qui l'a racheté de son sang précieux, se trouve sur l'échafaud entre la croix et la hache, emblèmes des deux mondes entre lesquels il a passé sa vie, et va subir la mort. *Espère*, lui dit le prêtre; le bourreau *frappe*.

Ah! sans doute, dans une société où regnent encore

violence et la force, l'ordre ne peut être maintenu que par la violence et la force; César s'appuie sur le bourreau; leur sceptre est le même. Sans doute dans une cité hérissée de remparts, ombragée de bannières sanglantes, forgeant à grand bruit des armes meurtrières, vomissant des bataillons avides de carnage, leur dressant à leur retour des arcs de triomphe, et se plaisant aux combats au point d'en offrir dans ses fêtes une vive image aux regards d'un sexe faible et doux, l'échafaud tient bien sa place, présente un spectacle familier à tous les yeux; et un arrêt de mort, lorsque tout se fait un devoir ou un jeu de la mort, n'est pas une exception à la loi commune.

Comment donc le christianisme, forcé de reconnaître l'existence de cette société avec ses sanguinaires traditions, aurait-il pu s'opposer à l'application de ce terrible châtiment? Et d'ailleurs, lorsqu'à la naissance de l'homme, il murmure à son oreille, en le lavant de la tache originelle, ces mots : *Dieu l'appelle, le démon t'attend; armé contre lui, sois vainqueur ou redeviens sa proie;* lorsqu'après sa mort il l'abandonne coupable aux mains de Satan, ne doit-il pas voir dans César et dans le bourreau des instrumens de la justice de DIEU sur une société rebelle? Ne doit-il pas enfin ajouter à la mystique expiation du sang divin la cruauté de l'antique expiation? Ne soyez donc pas surpris que de Maistre ait fait avec une pieuse férocité l'apologie du guerrier et du bourreau, destinés, selon lui, à purger de ses crimes l'humanité.

Quoi donc! lorsque DIEU, dans sa manifestation la plus éclatante, apparaît lui-même comme une victime, à la vue de cette croix où il mourut innocent pour racheter la créature souillée, un fidèle zélé aurait-il pu, sans une étrange pitié, se montrer avare du sang des hommes, tous chargés d'un anathème mérité? Non; sachez quelle est sa pitié pour eux : effrayé de la loi du CHRIST, qui proclame le petit nombre des élus, impose à ses disciples les plus purs les tourmens de l'incertitude, et en laissant errer sur le plus grand nombre le signe fatal de la réprobation, leur fait de leur sort à venir une énigme terrible, il invoque dans la vie présente, comme infligeant à la victime une sorte de privilége pour la vie future, le châtiment du glaive; il veut que le glaive, entre les mains du guerrier et du bourreau, moissonne largement, afin que Satan soit réduit à glaner. *Grâce!* crie-t-il encore à son Dieu; *guerre!* répète-t-il à ses semblables.

Comprenez comment, la chute de l'homme une fois admise en vertu de la guerre des deux principes, il a dû arriver à voir dans le bourreau la pierre angulaire de l'édifice social, le lien de l'association humaine, un agent incompréhensible de DIEU lui-même, aveugle et terrible initiateur à de mystérieuses destinées, liant l'ordre de la vie présente à l'ordre de la vie future, n'appartenant en quelque sorte aux vivans qui le fuient avec horreur que par le droit d'ôter la vie, supportant avec un calme privilégié la réprobation qui l'isole; être à part, créé, par un décret de la toute-puissance divine, *comme un monde!* Mais enfin le terme de la loi de sang est arrivé; le bourreau, entouré d'une réprobation de mépris parce qu'il frappait sans courage et sans colère, d'une réprobation de terreur parce qu'il ouvrait violemment les portes de l'éternité, le bourreau lui-même inspire aujourd'hui plus de pitié que de mépris et d'horreur. Il cessera d'être condamné à son affreuse profession, et lui aussi est heureusement menacé dans sa sanglante souveraineté, dans sa terrible dynastie. Mais au moment où il touche à la fin de sa carrière, il a réfléchi sur son front solitaire les derniers rayons de cette longue période de sang et de terreur; grâce à l'éloquence de De Maistre, il a subi une sorte d'exaltation, comme si le passé, avant de disparaître, devait être amnistié tout entier, et entendre son oraison funèbre jusque dans la personne du bourreau.

Oui, mes fils, mes filles, la croyance aux deux principes qui s'était conservée, mais en modifiant leurs rapports, jusque dans le christianisme, avait perpétué la loi de sang sous les figures du guerrier et du bourreau : si donc vous vouliez maintenir le bourreau, il vous faudrait, sous peine d'inconséquence, redemander César et Satan; mais César, subalternisé, ne garde aujourd'hui que la force nécessaire pour achever de se mutiler; mais l'homme, qui a conquis par sa longue expérience le secret de sa destinée, n'est plus réduit à expliquer le mal par l'influence d'un mauvais génie, auteur de sa chute, puisqu'il sait aujourd'hui que le mal va chaque jour se transformant en bien, grâce au développement continu de son amour, de son intelligence et de sa force. Il n'a donc plus à se racheter incessamment d'une tache originelle, mais à se glorifier de tous les pas qu'il a faits dès le début de sa carrière; il ne voit donc plus dans le crime une misérable prédestination, une condition imposée à la plus grande partie de humanité, mais la tradition d'une civilisation arriérée susceptible d'une heureuse transformation; il n'est donc plus sous l'empire de la loi du progrès. Il lui est donc enfin permis d'accueillir avec transport dans la révélation nouvelle d'un DIEU unique, affranchi de l'antagonisme du mauvais principe, l'expression la plus haute des progrès qu'il a accomplis et qu'il espère. SAINT-SIMON, en faisant disparaître la guerre de la religion qu'il enseigne, supprime dans l'ordre social nouveau jusqu'aux dernières traces du sacrifice sanglant!

Et cependant il est des hommes dont la prudence, à défaut de foi religieuse, voyant dans l'échafaud un ouvrage avancé sans lequel la cité serait envahie par les méchans, réclame sans pitié l'extermination des coupables, et non contente de choyer le bourreau, prétend que l'on garde Satan pour l'édification du peuple. Oui, il est trop vrai que l'ordre social actuel, débris d'un ordre social fondé sous l'empire de la loi de sang, accuse encore ainsi sa funeste origine; il est trop vrai que, s'il ne devait pas lui-même se transformer, il devrait être encore défendu par la hache. Mais ne voyez-vous pas qu'il achève de se dissoudre; ne voyez-vous pas que la multitude n'a plus besoin d'être contenue par la terreur? Pour qui donc l'échafaud? Sera-ce pour le peuple qui s'est montré si généreux envers ses ennemis? pour qui donc cette vengeance des lois? Sera-ce pour le peuple qui, le fer à la main, abdiqua le droit de la vengeance? Et quoi donc! des hommes coupables d'un énorme attentat contre une nation, couverts du sang de milliers de leurs concitoyens, responsables du deuil de tant de familles, accusés éloquemment par les tombeaux de leurs victimes, vivront! Ainsi l'a prononcé le tribunal, et l'élite des hommes les plus avancés, sans applaudir peut-être à tous les motifs qui

ont dicté la sentence, a confirmé cet arrêt par son approbation ; ils vivront! Ah! qu'on me dise alors où sont les criminels dignes de l'échafaud? Cet arrêt, en supprimant la mort pour d'aussi grands coupables, abolit définitivement la peine de mort; l'arme terrible, qui s'est arrêtée sur leur tête, ne peut plus retomber. Législateur, arrachez de votre code ses feuillets sanglans; bourreau, retirez-vous.

Et prendrez-vous acte des cris de vengeance que poussait le peuple, pour le calomnier et laisser peser encore sur lui l'antique sévérité de la loi? Ah! je ne veux point insulter aux sentimens des juges qui n'ont point condamné à mort; mais j'atteste qu'ils n'ont pas eu besoin de courage pour demeurer sourds à ces vociférations sauvages échappées des rangs du peuple, mais que démentaient les souvenirs de sa précédente magnanimité. Et d'ailleurs, faudrait-il s'étonner que ce peuple, auteur de votre liberté, et toujours aussi misérable depuis sa victoire, se fût montré impitoyable envers ses ennemis, lorsque ses prétendus amis ne l'ont payé que d'ingratitude? Savez-vous bien qui il accusait en demandant la tête des ministres? Tous ceux qui dédaignent encore aujourd'hui d'améliorer sa condition. Ah! cessez, cessez du moins, lorsqu'il vous a donné son sang sur le champ de bataille et dans la cité, lorsqu'il est entré dans une nouvelle carrière de progrès où il n'a point encore reculé, cessez de penser que vous ne puissiez continuer son éducation que par l'échafaud!

Que la pénalité entière, dans ses différens degrés, ne soit désormais qu'une coordination d'efforts convenablement gradués pour déterminer le progrès dans les hommes encore arriérés : et combien ces salutaires tentatives doivent être efficaces dans une société où l'abolition des priviléges de la naissance, en permettant le classement selon la capacité, la rétribution selon les œuvres, et en favorisant l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, tend toujours à diminuer le nombre des coupables, et à hâter leurs pas tardifs par le spectacle des encouragemens donnés au progrès! et alors le développement social ne se présente plus que comme la continuation de cette heureuse influence exercée par les bons, c'est-à-dire par les hommes les plus avancés, sur les méchans, c'est-à-dire sur les hommes les plus retardataires, et tournant au profit de ceux qui l'exercent en les sollicitant à un développement toujours plus grand de sympathie, de lumières et de puissance! et c'est ainsi qu'une loi d'amour et d'espoir, succédant à la loi de terreur et d'amour, associe de plus en plus tous les hommes en DIEU!

Et nous accuserait-on de n'être pas *religieux*, parce que nous cessons de prêcher le dogme de la réprobation, de la chute, des peines éternelles, de la damnation, de l'expiation, de la mort, comme si ce dogme n'était pas la conséquence de la croyance aux deux principes! Ah! c'est nous qui plutôt serions autorisés à affirmer que toutes les époques antérieures n'ont point été *religieuses*, dans l'acception profonde de ce mot, et n'ont point révélé à l'homme l'idée de DIEU, puisqu'elles n'ont connu la Divinité qu'avec un caractère de lutte réfléchi dans l'ordre social tout entier: oui, nous ne les légitimons que parce qu'elles ont été des préparations nécessaires à l'époque nouvelle qui nous montre enfin DIEU comme une majestueuse UNITÉ où tout est lié par l'harmonie universelle! Il n'y a donc plus de place dans la révélation de SAINT-SIMON pour Satan ; plus de place dans l'ordre social qu'il proclame pour César et le bourreau ; et si nous ne répétons pas avec De Maistre que le bourreau fut créé comme un monde, nous dirons cependant que le bourreau fut, avec Satan et César, la personnification d'un monde long-temps profane et sanglant, aujourd'hui pur et pacifié. Ah! ce n'était pas en vain que les pères de l'Eglise chrétienne avaient pensé, dans leurs vagues et sublimes pressentimens, que la vertu du sacrifice de la croix associait au bienfait de la rédemption l'homme, la terre, la mer, les astres, l'univers. Le sang mystérieusement versé sur l'autel, emblème du sacrifice que l'homme sut faire de ses penchans violens et grossiers, ainsi qu'une rosée douce et inépuisable, a racheté non-seulement l'humanité, mais encore l'univers de l'oppression qui long-temps pesa légitimement sur l'aspect matériel de leur existence; la matière purifiée rentre dans le sein de DIEU, dans le sein du temple, relevée de sa longue réprobation, et la croix, dernier signe de la loi du sacrifice, disparaît à jamais!

DIEU d'amour, naguère l'homme, tremblant à ton nom, courbant son front dans la cendre, ou levant vers toi des mains trempées de sang, te demandait toujours grâce, et était toujours impitoyable! Mais le temps est arrivé où, pénétré à ton nom seul d'une joie délicieuse, brûlant du désir toujours croissant de *communier* en toi avec ses semblables, il cesse de haïr pour aimer davantage, cesse de craindre pour espérer toujours ; et ravi de l'accomplissement de ses vœux pacifiques, ne trouve plus, dans son sein gonflé de bonheur, une prière, formule d'imprécation et d'expiation, mais une hymne éternelle d'amour et de reconnaissance!

Mes Fils, mes Filles, espérez donc avec nous l'ère nouvelle où sera abolie la loi du sang. Le passé tout entier autorise vos espérances. Mais c'est peu que de consulter la succession fidèle de ses progrès vers la société que nous annonçons ; consultez encore les sublimes pressentimens qu'il en a laissé éclater, et sachez lire aujourd'hui dans les traditions qu'il nous a léguées de mystérieuses prophéties! Ah! lorsque l'humanité, luttant encore violemment contre le mal, condamnée à la guerre par un terrible anathème, a cependant gardé entre ses mains le flambeau de l'espoir, et n'osant encore en éclairer la route de l'avenir, en a du moins projeté dans le passé les rayons consolateurs jusqu'à l'extrémité la plus reculée de sa carrière, oseriez-vous désespérer, maintenant qu'avertis par tous vos progrès, prêts à vous affranchir d'un mode sanglant, et placés au seuil d'un monde pacifique, vous pouvez vous promettre tout ce qu'elle n'avait encore fait que regretter? oui, voyez enfin devant vous tout ce qu'elle avait vu derrière elle. Les hommes, nous disent ces antiques traditions, s'unissent pour élever en commun, grâce à un même langage, un monument qui immortalisât leur nom. Voici l'heure, en effet, où les peuples sont prêts à ne parler qu'une langue et à associer leurs efforts pour bâtir ensemble ce sublime monument. L'homme, disent-elles encore, mérita d'être chassé de l'Eden, pour

avoir mangé du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; et, NOUS, nous disons : c'est parce qu'il a connu le bien et le mal, c'est parce qu'il a employé tous ses efforts à transformer en fruits délicieux les fruits amers du mal, qu'il est admis dans un séjour de bonheur! Et DIEU, disent-elles enfin, chassa du Paradis l'homme, déjà possesseur du bien et du mal, de peur qu'il ne portât aussi la main aux fruits de l'arbre de vie, et il le condamna à la mort. Et, NOUS, nous vous disons : DIEU appelle aujourd'hui lui-même, pour prix de ses efforts, l'homme à une existence nouvelle, affranchi de la loi de sang, et se sentant associé dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, à l'harmonie universelle. Il cueille le fruit de l'arbre de vie, et il prend enfin possession de la vie éternelle! Mes Fils, mes filles, ce monde nouveau où DIEU vous appelle par notre voix, vous y touchez ; l'humanité l'avait dès long-temps pressenti, SAINT-SIMON vous le répète ; élancez-vous donc avec nous vers cet âge d'or que les antiques traditions recelèrent dans le passé, et que notre Maître vous signale dans l'avenir!

ENSEIGNEMENT.

—

PRÉPARATION AU DOGME.

Ire PARTIE.

Rapport de la religion à la philosophie, de la théologie à la métaphysique.

MESSIEURS,

Vous n'êtes ni fétichistes, ni païens, ni musulmans, ni juifs, et (permettez-moi de le dire, sauf à me justifier plus tard) ni chrétiens; en venant ici chercher une foi nouvelle, vous n'êtes pas disposés sans doute à vous contenter des solutions déjà données sur le problème religieux. Celle que nous avons à vous exposer aujourd'hui est destinée à satisfaire toutes les exigences de l'époque actuelle; et, certes, nous ne vous la présenterions point comme définitive, si elle n'embrassait dans une unité harmonieuse le passé, le présent et l'avenir religieux de l'humanité. Car, vous le savez, notre formule historique est celle-ci :

Toujours l'*avenir* et la *prophétie*, toujours le *passé* et la *tradition*, toujours le *présent* et le *progrès*, passage de la tradition à la prophétie, lien du passé et de l'avenir, contenant le passé en *résumé* et l'avenir en *germe*.

Par la nature même de cette formule, il est indispensable que nous nous arrêtions encore sur des questions préliminaires, et que nous vous fassions connaître la manière dont nous caractérisons les dogmes religieux du passé, par rapport à celui que l'*inspiration sympathique* puisée dans les besoins du présent nous a fait *concevoir* pour l'avenir.

Dans la revue sommaire que je vais vous présenter, nous nous perdrions en vains détails si nous ne désignions pas nettement ce que nous entendons par religion. Sans cela, il nous faudrait passer en revue tous les systèmes *religieux* et *philosophiques* de l'Inde, de l'Égypte, de la grèce, de Rome ; tous les systèmes *religieux* et *philosophiques* développés en Europe depuis Descartes jusqu'à SAINT-SIMON. De pareilles recherches nous écarteraient de notre but et demeureraient sans résultat. Sans doute, à un certain point de vue, on pourrait dire que la religion et la philosophie, la théologie et la métaphysique se proposent au fond le même objet : DIEU, L'HUMANITÉ, L'UNIVERS EXTÉRIEUR. Mais il y a entre elles une différence radicale qui ne permet pas de les confondre. La *religion*, la *théologie* obtiennent toujours des résultats positifs qui se réalisent dans les constitutions politiques ; la *philosophie* et la *métaphysique* au contraire, expressions du doute et de l'incrédulité, ne peuvent donner lieu à aucune réalisation sociale. Or, toute spéculation demeurée à l'état abstrait et en dehors de la pratique ne compte pas d'une manière *directe* dans l'histoire de l'humanité. Nous ne devons donc étudier le développement des *idées religieuses* que dans les religions *constituées sacerdotalement*, et liées à un ordre social dont elles représentent la synthèse plus ou moins complète.

Ainsi, les travaux métaphysiques ou philosophiques ne se trouvent compris qu'*indirectement* dans la série que nous allons parcourir; leur véritable valeur, dans l'histoire, est de DÉTRUIRE les religions épuisées, et de PRÉPARER l'élaboration du dogme qui doit les remplacer. En un mot, la *philosophie* représente la *critique* ; et le mouvement *critique* d'une époque se trouve toujours *absorbé* dans le mouvement *organique* de l'époque suivante.

Ici nous touchons à la véritable cause de cette lutte inconciliable entre la religion et la philosophie, qui a fait tour à tour proscrire les philosophes par les prêtres et les prêtres par les philosophes. Jusqu'à présent nous les voyons toujours en opposition directe, et, pour ainsi dire, *antipodes* les uns aux autres, de telle sorte que la religion *matérialiste* amène nécessairement, dans la philosophie, une *réaction spiritualiste*, tandis qu'au contraire la philosophie *proteste* par le *matérialisme* contre la religion *spiritualiste*.

Ainsi, la *philosophie* grecque, depuis Socrate, fut principalement *spiritualiste*, parce que le *polythéisme* était principalement *matérialiste* ; en ce sens, la philosophie grecque en la personne de Platon, *dont l'école fut la plus puissante chez les anciens*, a détruit le *polythéisme* et préparé le dogme *chrétien*.

Ainsi la *philosophie moderne* a été principalement *matérialiste* depuis Descartes, précisément parce que la *religion chrétienne* était toute *spiritualiste*. En ce sens, la philosophie moderne et tous les philosophes les plus populaires depuis Descartes : Locke, Condillac, Tracy, Cabanis, Spinosa, Schelling ont contribué, les uns à *détruire* le spiritualisme chrétien, et les autres à *préparer* le dogme Saint-Simonien.

La distinction établie ici entre les philosophes modernes qui ont détruit le dogme chrétien et ceux qui ont préparé le dogme Saint-Simonien nous semble très-importante. Il est clair, en effet, que si les travaux exclusivement *matérialistes* de la philosophie moderne ont servi

à renverser le dogme chrétien, ils n'ont pu néanmoins exercer une influence sur la production du dogme Saint-Simonien dans lequel la *matière*, aussi bien que *l'esprit*, n'est considérée que comme une face *abstraite* de l'ÈTRE, de la RÉALITÉ. De là, par conséquent, la nécessité de rapporter les travaux *préparatoires* de notre dogme aux philosophes qui les premiers ont cherché à ramener l'esprit humain des entités *matérielles* et *spirituelles* vers l'UNITÉ DE L'ÈTRE. Deux hommes surtout ont suivi cette direction : *Spinosa*, par le système de la SUBSTANCE UNIVERSELLE, *Schelling*, par le système de l'UNITE ABSOLUE, si connu en Allemagne sous le nom de philosophie de la nature.

Entendons-nous bien cependant sur l'influence de ces travaux, même lorsqu'ils sont considérés simplement comme *préparatoires*. Sans doute ce n'est ni dans Spinosa, ni dans Schelling que nous avons à rechercher l'origine du dogme Saint-Simonien ; sa véritable origine, c'est l'INSPIRATION, et l'inspiration est venue à SAINT-SIMON par sa vive *sympathie* pour les *besoins actuels* de l'humanité. SAINT-SIMON a vu que de son temps LA CLASSE LA PLUS NOMBREUSE *aimait* la *matière* aussi bien que l'*esprit*, qu'elle aimait l'*industrie* aussi bien que la *science;* il a dit : « Puisque l'homme AIME l'*industrie*, » l'*industrie* est *sainte*, puisque l'homme AIME la *science*, la » *science* est *sainte*, car dans le sein du DIEU qui AIME, et » qui CRÉE tout, l'amour est *divin* dans toutes ses mani- » festations, pourvu que l'homme le rapporte au foyer de la » vie éternelle, et il n'y a de *mauvais* que l'amour *désordonné* » qui ignore sa source et son but. » Alors seulement la religion Saint-Simonienne est née, et le dogme a été produit; alors seulement l'humanité a entendu ce que voulaient dire et *la substance universelle* et *l'unitée absolue*, et elle a compris que ceux qui *nommaient* DIEU ainsi le *cherchaient* encore.

La même observation s'applique à l'influence attribuée aux *platoniciens* sur le christianisme. Au temps de JESUS LA CLASSE LA PLUS NOMBREUSE DES HOMMES *souffrait* par la *matière*, l'*industrie* était subalternisée ; la *guerre* et l'*esclavage* régnaient dans le monde ; JESUS dit : « le bonheur n'est pas sur la terre où » l'humanité gémit opprimée, dégradée par les appétits » sensuels.» Et il annonça aux hommes que DIEU était AU CIEL. — Alors l'humanité *comprit* et *crut* que DIEU était un PUR ESPRIT, et ce que Platon avait *cherché* fut *trouvé* par JÉSUS.

Tel est, Messieurs, le vrai rapport de la religion à la philosophie, de la théologie à la métaphysique.

Dans l'évolution historique de l'humanité, la RELIGION est l'expression du mouvement *organique*, la PHILOSOPHIE l'expression du mouvement *critique*.

Le principe *organique* et le principe *critique* se présentent ou sous la forme *sympathique et sociale* ou sous la forme *abstraite et scientifique*. Sous la forme sympathique et sociale, le *principe organique* est ce que nous appelons la *religion*, sous la forme abstraite et scientifique, c'est *la théologie générale*.

De même le principe *critique* se manifeste sous la forme *sympathique* dans la *philosophie politique*, et sous la forme *scientifique* dans la *métaphysique ;* et comme le principe critique est toujours *absorbé* par le principe organique qui le remplace, ainsi que nous l'avons déjà fait voir, il en résulte que la série des conceptions religieuses par lesquelles l'humanité a passé comprend nécessairement tous les travaux philosophiques antérieurs.

Voilà pourquoi nous disons que la philosophie ne compte pas d'une manière *directe* dans l'histoire de l'humunité.

Mais je crains encore que, dans ce que je viens de dire sur le caractère principalement matérialiste de la philosophie moderne depuis Descartes, vous ne rencontriez une difficulté sérieuse, en raison du grand nombre de métaphysiciens *spritualistes* dont les systèmes se sont développés depuis le seizième siècle, et sous l'influence de Descartes lui-même. On ne manquera pas de m'objecter, par exemple l'*idéalisme* de Mallebranche, celui de Fichte, de Berkley, de Hegel. A cela je réponds que la nature même de ces systèmes *idéalistes* dépose de la tendance vers la *matière* que j'ai indiquée comme le caractère *saillant* de la philosophie moderne. Evidemment tous ces systèmes ont cherché à *concilier* la matière avec l'*esprit;* cette conciliation, il est vrai, se fait toujours au profit de l'*esprit*, mais là du moins il ne s'agit plus de PROSCRIRE la matière, de reconnaître deux principes; mais plutôt de *sanctifier* la matière maudite par le christianisme, en l'absorbant dans la *substance spirituelle*, principe *unique*. C'est là le côté faible et en même temps le côté *progressif* de l'idéalisme moderne. Le dernier effort tenté pour élever, comme on le dit dans cette philosophie, la matière à l'esprit, est le signe le plus éclatant de l'impossibilité d'une pareille conciliation. Cette tentative a été faite par Hegel, professeur de philosophie à l'université de Berlin, dans le systeme de l'*idéalisme absolu*. Pour ramener la *matière* à *l'idée*, Hegel s'est vu forcé de recourir à une équivoque bizarre, il a nommé la matière : l'IDÉE DANS SON HÉTÉROGÉNÉITÉ. On sent que c'est là éluder la difficulté et non la résoudre, car assurément l'*idéaliste absolu* n'aurait rien à répondre au *matérialiste absolu* qui viendrait à son tour dire que l'IDÉE EST LA MATIÈRE DANS SON HÉTÉROGENEITÉ?

Ainsi se trouve expliquée la contradiction apparente qui aurait pu donner lieu à l'objection que j'ai prévenue. On voit que ce qui, au premier abord, paraîtrait renverser nos idées sur la tendance *matérialiste* de la philosophie depuis Descartes, en est au fond la plus solide confirmation.

D'ailleurs, quand il serait vrai qu'à toutes les époques la philosophie *spiritualiste* a eu des représentans, notre assertion n'en subsiste pas moins; car nous ne disons pas que la philosophie moderne a été EXCLUSIVEMENT matérialiste, mais nous affirmons que sa tendance *principale*, son caractère vraiment *progressif* a été le *matérialisme*; chose bien évidente, si l'on fait attention au rôle que la philosophie a joué dans le plus grand événement de l'histoire moderne, et par conséquent de l'histoire tout entière jusqu'à SAINT-SIMON, je veux parler de la révolution française. Or, en définitive, c'est toujours par son influence *saciale* qu'une philosophie doit être appréciée et caractérisée.

Dira-t-on maintenant que la philosophie de nos jours, qui a la prétention de n'être ni *matérialiste* ni *spiritualiste*, ne se prête point à notre classification historique? Mais il nous semble que l'*éclectisme*, méthode *impartiale* et *inanimée*, plutôt *philologique* que *philosophique*, appartient à l'*érudition* et non à la *science*, car la science vit d'invention, de perfectionnement et de progrès. L'*électisme* est sans doute une recherche pleine de bonne volonté, à ce titre nous lui rendons justice; mais comme un système ne peut être *nommé* que par son *unité*,

et que le jour où l'éclectisme aurait proclamé la sienne il cesserait par cela même d'être un *éclectisme*, nous ne donnons à ce soi-disant système qu'une valeur de *transition*; et le *drapeau de l'électisme* (1) levé avec tant d'assurance nous paraît le pavillon de détresse d'une érudition usée sur la lettre morte, et qui ne sait plus entendre la parole vivante de l'humanité. Au reste, pour qui ne veut pas se payer de mots, la prétention de l'éclectisme à être impartial, à examiner sans idée *préconçue*, n'est qu'une vaine illusion. On ne peut mesurer sans *mesure*, juger sans *criterium*, apprécier sans *valeur commune*, choisir sans *goût;* l'homme, en un mot, ne peut ni ne doit se faire *table rase*. Bon gré mal gré nous raisonnons toujours d'après une *conception*, un *désir*, une *préférence*. En cela l'électisme a suivi la loi commune, et c'est sous l'influence d'un PRÉJUGÉ d'enfance et d'école qu'il a exercé sur l'histoire de la philosophie une magistrature tant soit peu pédagogique. Avant tout il est *spiritualiste*; placé à ce point de vue *exclusif*, il ne peut *comprendre* tous les systèmes qui au fond se réduisent à deux : l'*idéalisme* et le *matérialisme*; le *mysticisme* et le *scepticisme*, n'étant à proprement parler que l'expression d'un état pathologique de l'esprit humain. Comprendre un système, c'est l'embrasser, l'envelopper, l'absorber dans une unité plus large, le subordonner à une vue neuve et progressive; or l'électisme, par sa nature, ne pouvait rien comprendre; il a tronqué, morcelé, et de toutes les ruines du passé il n'a pas su même édifier une masure : il a vécu et il est mort *chrétien-protestant*.

Assez sur la philosophie. — Achevons de circonscrire le terrain religieux sur lequel nous voulons nous placer.

A nos yeux toute *secte* religieuse ou prétendue telle, placée en dehors de la société, et non constituée *hiérarchiquement*, ne diffère pas d'un système ou d'une école *philosophique*. Là encore nous trouvons tous les caractères de la critique et de l'OPINION. Ceci doit vous expliquer pourquoi je me suis permis de dire tout à l'heure qu'il n'y avait pas de *chrétiens* parmi nous. Je n'ignore pas, Messieurs, que quelques-uns d'entre vous défendent le *christianisme*; mais, au point de vue de la doctrine, il n'y a de *vrais chrétiens* que les hommes associés de *foi* et d'*acte* à la communion catholique et aux principes *politiques* du catholicisme; tous les autres sont des métaphysiciens spéculatifs; ils n'ont pas de *religion*.

Ainsi voilà l'histoire bien simplifiée, et nos discussions d'*opinions individuelles* bien abrégées.

Pour nous, trois *moments* principaux dans le développement religieux de l'humanité.

Première époque. — Conception *de l'aspect* MATÉRIEL de DIEU, *dans l'humanité et dans la nature*. Elle résume et représente, dans l'histoire, toutes les *religions* et toutes les *philosophies* MATERIALISTES. Dans la série de civilisation à laquelle nous appartenons, le *monothéisme juif* est la religion qui exprime de la manière la plus large cette *conception* et sa *réalisation* politique. Le *mahométisme*, produit après la religion juive et la religion du Christ, n'est qu'une hérésie matérialiste du christianisme.

Deuxième époque. — Conception de l'*aspect* SPIRITUEL de DIEU *dans l'humanité et dans la nature*. Elle résume et représente dans l'histoire toutes les religions et toutes les philosophies *idéalistes*. Le dogme chrétien exprime cette *conception*, et le *catholicisme* est sa *réalisation* politique la plus complète.

Troisième époque. — Conception du DIEU INFINI, *un, universel*, AMOUR *à la fois spirituel et matériel, manifesté incessamment, sous sa triple forme, dans l'humanité et dans la nature*. Cette conception résume, absorbe et élève à l'unité toutes les religions et toutes les philosophies, soit *matérialistes*, soit *idéalistes*, qui se sont développées dans l'histoire. C'est là le caractère du dogme Saint-Simonien, qui, par conséquent, doit se constituer comme *définitif*.

Je doute, Messieurs, que sous ces trois formules si concises vous aperceviez, de prime abord, toute l'histoire de la religion et de la philosophie. Elle y est cependant, malgré les nuages dont semblent l'obscurcir les accidens de la *chronologie*, de la *géographie* et de la *biographie*. Car, dans l'étude de l'humanité considérée comme un seul homme, la *chronologie*, la *géographie*, la *biographie* ont une valeur bien différente de celle qui leur est attribuée ordinairement.

A nos yeux, il n'y a qu'un *temps*, c'est celui où commence le *progrès;* il n'y a qu'un *lieu*, c'est celui où s'accomplit le progrès; il n'y a qu'un *homme*, c'est celui qui *conçoit* le *progrès*.

Ainsi MOISE, JÉSUS, SAINT-SIMON résument toute l'histoire de la religion; et comme la religion est la plus haute synthèse de tous les modes de l'activité humaine, MOISE, JÉSUS, SAINT-SIMON résument toute l'histoire de l'humanité.

Je le répète, Messieurs, voilà la véritable histoire. En dehors de cette vue il n'y a plus qu'un labyrinthe sans issue, et les annales du monde sont vides de sens.

En terminant, je crois nécessaire de vous présenter une observation générale que vous aurez souvent occasion d'appliquer à la formule que nous venons d'exposer, et à tous les autres principes de la doctrine. N'oubliez jamais que si nous donnons à chaque chose (à chaque époque de l'histoire, à chaque faculté de l'homme, à chaque fait social) un *caractère* distinctif, nous sommes loin de regarder ce caractère comme *unique*, *exclusif*. Ainsi quand nous présentons la conception *Dieu-Matière* comme ayant dominé toutes les religions avant J.-C., nous ne voulons pas dire que toute *notion de l'esprit* ait été étrangère à ces religions, et qu'elles ne donnaient à DIEU que les attributs exclusivement *matériels;* la seule chose que nous prétendions affirmer c'est que la notion de *matière* dominait dans ces religions, surtout lorsqu'on les compare au christianisme où les attributs *spirituels* de DIEU sont *principalement* en relief. Et ici il est bon d'expliquer ce célèbre axiome : « Tout est dans tout » axiome dont on abuse tant aujourd'hui, et qui donne lieu à de si étranges méprises de la part de ceux qui cherchent les sources de notre doctrine et dans l'Ecriture et dans l'Evangile, et je ne sais où. — Oui, sans doute, *tout est dans tout* mais à condition qu'on cherche, qu'on trouve, qu'on distingue. Comme la position de chacun devant le *tout* change et varie, le *tout* apparaît à *chacun* sous une forme *diverse* suivant les diverses circonstances de temps, de lieu, etc. S'en tenir à une unité *confuse*, ce serait ne pas *connaître*. Il n'y a de véritable unité pour l'homme que celle qui contient toutes les *différences*. C'est par la différence qu'il NOMME les objets et celui qui nomme, découvre et CRÉE.

(*La suite au numéro prochain.*)

(1) Expression de M. V. Cousin. — Préface de la traduction de Tennemann.